

PHILIPPE LANÇON

LE LAMBEAU

nrf

GALLIMARD

Certains prénoms ont été changés, le moins possible.

CHAPITRE 2

Tapis volant

Je suis toujours agacé par les écrivains qui disent écrire chaque phrase comme si c'était la dernière de leur vie. C'est accorder trop d'importance à l'œuvre, ou trop peu à la vie. Ce que j'ignorais, c'est que l'attentat allait me faire vivre chaque minute comme si c'était la dernière ligne : oublier le moins possible devient essentiel quand on devient brutalement étranger à ce qu'on a vécu, quand on se sent fuir de partout. J'en suis donc venu à penser à peu près la même chose que ceux qui m'agaçaient, même si c'est pour des raisons et dans des circonstances différentes : il faudrait noter les plus petits détails de ce qu'on vit, la moindre des choses moindres, comme si on allait mourir dans la minute qui suit ou changer de planète – la suivante n'étant pas plus hospitalière que celle qu'on a quittée. Ce serait utile pour le voyage, et comme un souvenir pour les survivants ; plus utile encore pour les revenants, ceux qui, n'étant pas plus morts que les autres, sont allés suffisamment loin ailleurs pour n'être plus tout à fait de retour ici, dans le monde où chacun continue de vaquer à ses occupations comme si la répétition des jours et des gestes avait un sens linéaire, établi, comme si ce théâtre était une mission. Les revenants liraient leurs notes, regarderaient vivre les autres, frotte-

raient leurs souvenirs et leurs vies. Ils compareraient le tout dans l'étincelle produite et, en s'y réchauffant, ils se rappelleraient peut-être qu'un jour ils ont vécu.

Une petite pensée venue aux toilettes aurait plus d'importance, pour la future victime, qu'une déclaration de guerre, une réunion de travail ou la démission d'un ministre. L'écriture suspendrait le temps dont elle restitue la trame, puis, une fois la page écrite, la comédie reprendrait jusqu'au moment où elle serait brutalement interrompue. Ce ne serait pas exactement *Les Choses de la vie*, ce film de Claude Sautet où le héros revoit les moments importants de son existence tandis que dans un accident il va la perdre. Non, il ne s'agirait pas de noter les choses essentielles, les grandes étapes, cela c'est une perspective d'homme vivant et bien portant. Il n'y aurait d'abord que les toutes petites choses, celles des dernières minutes, les toutes petites cendres de la dernière cigarette du condamné, celui qui ne sait pas encore que la sentence est prononcée et que le bourreau est en route, avec armes et bagages dans le coffre d'une voiture volée.

Évidemment, je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas pris ces notes sur les heures qui ont précédé l'apparition des tueurs, puisque c'était une matinée comme les autres, mais j'ai l'impression que quelqu'un l'a fait pour moi, un farceur qui s'est fait la malle et que j'essaie, en écrivant, de coincer.

J'ai dormi seul à la maison, dans des draps qu'il était temps de changer. Je suis obsédé par les draps frais, ils enchantent mon sommeil et mon réveil, et l'une des choses qui me font regretter mes hôpitaux, c'est qu'on les changeait tous les matins. Je me suis donc réveillé de mauvaise humeur, fatigué par un je-ne-sais-quoi d'insatisfait. Ce je-ne-sais-quoi était sans doute exagéré par le temps, gris et froid et sans lumière. La vision, en rentrant du théâtre, d'un

entretien qu'avait donné Michel Houellebecq à France 2 à propos de son nouveau roman, *Soumission*, n'avait rien arrangé. Il ne faudrait jamais regarder la télé avant d'aller se coucher, me suis-je dit, ça pèse autant que des draps sales sur la conscience et l'estomac. Cela, je m'en souviens. Cette impression d'avoir été piégé par une curiosité paresseuse de fin de soirée, la mienne, et qui referme la journée sur une émission d'actualité plutôt que de finir en silence, si possible en beauté.

J'avais publié une critique du livre de Houellebecq le week-end précédent dans *Libération* et le journal avait organisé pour l'occasion un dossier, comme on dit, « monté en une ». J'y reviendrai, lecteur, et longuement je le crains, puisque la figure de Houellebecq se mélange désormais au souvenir de l'attentat : pour les autres, c'est un concours de circonstances, cocasse ou tragique ; pour ceux qui ont survécu aux tueurs, c'est une expérience intime. *Soumission* sortait en effet le 7 janvier.

Dans le monde des bavards à opinion instantanée, chacun ou presque allait forcément donner son avis, puisqu'il s'agissait de Houellebecq. Dans l'émission que j'avais vue avant de m'endormir, il avait l'air d'un vieux chien pas si gentil, abandonné sur une aire d'autoroute près d'un Flunch, ce qui me le rendait sympathique, mais il avait aussi l'air de Droopy et de Gai-Luron, le chien imaginé par Gotlib, ce qui me le rendait drôle. Je l'imaginai volontiers avachi dans un fauteuil, comme Gai-Luron, et disant, les bras croisés sur le ventre : « Je sens comme une lourde torpeur s'abattre sur moi. » La torpeur née de n'importe quel entretien prévisible et de l'orage qu'il allait provoquer.

Ça causerait d'autant plus que Houellebecq agitait cette fois un fantasme particulièrement explosif, le fantasme de

Poitiers : la peur des musulmans et l'arrivée au pouvoir des islamistes en France. J'avais bien ri en lisant *Soumission*, ses scènes, ses portraits, ses provocations faussement exténuées, sa mélancolie *fin de siècle* et de civilisation. Qu'il ait installé un important ministre islamiste dans l'appartement de l'ancien patron de la *NRF*, Jean Paulhan, cet implacable jésuite grammairien, voilà qui m'avait réjoui – même si c'était un plaisir pour *happy few*. Si le roman mérite d'exister, c'est parce qu'il permet d'imaginer n'importe quoi, n'importe qui, dans n'importe quelle situation, comme s'il s'agissait de ce monde et de sa propre vie.

J'avais découvert Houellebecq du temps qu'il écrivait des chroniques pleines de mauvais esprit dans un hebdomadaire culturel à la mode, des chroniques que je ne ratais presque jamais. Il y a très peu de bons chroniqueurs : les uns se soumettent aux sujets importants du moment et à la morale ambiante ; les autres, à un dandysme qui les pousse à faire les malins en écrivant à contre-courant. Les uns sont soumis à la société ; les autres, à leur personnage. Dans les deux cas, ils cherchent à faire du style et ils fanent vite. Le pessimisme et le sarcasme laconique de Houellebecq avaient un naturel qui ne fanait pas. À cette époque, j'imagine qu'on le croyait de gauche. Il est vrai qu'on ignorait encore que la gauche continuait de courir comme un canard sans tête. Ensuite, j'avais lu ses livres avec plaisir. Quand la dernière page était tournée, il flottait toujours dans l'air une certaine menace et un goût de plâtre, comme un nuage de poussière sur un champ de ruines, mais il y avait un sourire à l'intérieur du nuage. Sa misogynie, son ironie réactionnaire, tout cela ne me gênait pas : un roman n'est pas un lieu de vertu. J'avais commencé par trouver Houellebecq parfois paresseux sur le fond, jamais sur la forme, jusqu'au moment où j'avais

compris, un peu tard, que le cliché (touristique, sexuel, artistique) était l'une de ses matières premières, et qu'il était essentiel pour lui de ne pas l'éviter. J'ignore si, comme on l'a dit, il était le grand romancier, ou l'un des grands romanciers, des classes moyennes occidentales. Je ne fais pas de sociologie quand je lis un roman et je n'en fais pas beaucoup plus quand je cesse d'en lire. Je crois entièrement et exclusivement aux destins et aux caractères des personnages, comme quand j'avais dix ans. Je suivais ceux de Houellebecq comme j'aurais suivi des *losers* qui, dans une grande surface, rempliraient leurs caddies dans les rayons aux produits en promotion pour transformer leur butin, une fois dehors sur le parking, en signes froidement prophétiques de la misère humaine.

Comme chaque fois que j'avais travaillé sur un livre, j'étais bien décidé à éviter de lire ou d'écouter quoi que ce soit sur *Soumission*, ce qui n'aurait eu pour effet que de provoquer une légère nausée : supporter l'émission d'après Shakespeare m'avait suffi. Je voulais d'autant plus l'éviter que je devais m'entretenir avec l'écrivain le samedi suivant. Ayant écrit la critique et organisé le dossier que *Libération* lui avait consacré, je n'avais d'ailleurs pas la moindre idée de ce que j'allais lui demander. Il faudrait parler d'autre chose, de tout et n'importe quoi, sauf de *Soumission*. Il n'allait pas m'expliquer ce que j'aurais dû lire et je n'allais pas lui expliquer ce que j'avais cru lire. La plupart des entretiens avec des écrivains ou des artistes sont inutiles. Ils ne font que paraphraser l'œuvre qui les suscite. Ils alimentent le bruit publicitaire et social. Par fonction, je contribuais à ce bruit. Par nature, il me dégoûtait. J'y voyais une atteinte à l'intimité, à l'autonomie du lecteur, que ne compensaient pas les informations qu'on lui donnait. Il aurait eu besoin de silence, le lecteur, et moi, de passer à autre chose, mais

je savais déjà, comme tous ceux qui l'avaient lu avant publication, que *Soumission* ne bénéficierait d'aucun silence. C'était peut-être ça, un moraliste célèbre : un homme qui écrit des livres qu'on ne juge que comme des preuves de son génie ou de sa culpabilité. Le phénomène n'était pas nouveau. Avec Houellebecq, il prenait des proportions assez inquiétantes pour justifier son pessimisme et son succès.

Dans l'immédiat, ce matin du 7 janvier, la perspective de ce débat national et de cet entretien particulier me mettait simplement de mauvaise humeur. Je m'étais couché sous le signe de Shakespeare et de Houellebecq. Je me levais sous le signe de Houellebecq et il allait falloir écrire sur Shakespeare. Drôle de journée.

Il était environ 8 heures. J'ai regardé les mites voler autour des rideaux du salon – trop de livres, trop de désordre, trop de vieux tissus. Je suis descendu chercher l'exemplaire de *Libération* dans ma boîte aux lettres. Revenu chez moi, j'ai tué quelques mites avec. Elles faisaient comme de petites taches d'encre sur le plafond. Les tuer était une forme d'échauffement. Ensuite, j'ai parcouru le journal en buvant mon café, puis j'ai ouvert mon ordinateur pour lire les mails de la nuit.

De New York, l'ami et professeur à qui je devais le poste de Princeton me félicitait. Il en profitait pour me parler de l'article sur Houellebecq. Je lui ai répondu brièvement. Autre mail : celui de Clément, le metteur en scène de *La Nuit des rois*. Il m'envoyait sa traduction de la pièce en précisant :

Voici donc le texte de *La Nuit des rois* tel que tu l'as entendu ce soir – le soir exact de la pièce. *Twelfth Night*, c'est la douzième nuit après Noël : le 6 janvier.

J'ai lu le début de la traduction, tout en la comparant avec celles qui se trouvaient dans ma bibliothèque. Je me sentais incapable de juger de leurs valeurs respectives. Mais pourquoi aurais-je dû le faire ?

J'ai acheté un billet d'avion pour New York, où je devais rejoindre Gabriela une semaine plus tard. Puis j'ai refermé mon ordinateur et regardé comme chaque matin mon vieil appartement – celui, plus exactement, de mon propriétaire – en me demandant par quoi commencer.

J'habitais ici depuis vingt-cinq ans. La moquette était épuisée ; les murs, jaunâtres. Les livres, les journaux, les disques, les carnets, les objets, les bibelots avaient tout envahi. Vingt-cinq ans de vie ! Et rien, sans doute, pour mériter la survie. Sinon un assez beau lit-bateau en mauvais état que m'avait offert, l'année de mon emménagement, une amie de mes parents. Son mari avait pour habitude de s'y allonger pour lire, écrire, faire la sieste. C'était un excellent journaliste, que l'alcool avait à la fois endurci et détruit. Il changeait de personnalité quand il buvait. Je travaillais, à mes débuts, dans le même journal que lui. Il aimait les trains et un jour il s'est jeté sous l'un d'eux à la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges. Il avait une silhouette trapue, des yeux bleu-gris métallique, comprimés dans un visage rouge et carré. Il parlait peu, articulait moins encore. S'il n'était pas sobre, son écriture l'était. Sa mort a été pour plusieurs d'entre nous, je crois, la fin d'une époque. Une époque professionnelle que j'ai à peine connue, sinon, justement, par des individus comme lui. Elle se retirait, comme la marée, au moment où j'ai mis pour la première fois le pied dans l'eau. Au lendemain de l'enterrement, sa femme m'a proposé de venir chercher le lit-bateau. Elle n'en voulait plus, mais elle préférait qu'il n'atterrisse pas chez un inconnu. Quand je m'y allonge pour lire ou faire

la sieste à mon tour, il me semble que l'esprit du mort veille sur moi.

Le grand tapis qui occupait le salon venait d'Irak. Je l'avais acheté à Bagdad, dans un souk, en janvier 1991, deux jours avant le premier bombardement américain. Nous étions trois journalistes, autant que je m'en souviens, et nous avons bu le thé et discuté longuement et plaisamment avec le vieux marchand dans une atmosphère paisible et qui nous paraissait irréelle, puisque la guerre approchait. La ville s'était vidée de la plupart des Occidentaux dans les jours précédents. Le souk était presque désert. Les ambassades avaient fermé. Rien n'est plus flatteur ni plus excitant que de se trouver là où les autres ne sont plus, dans l'œil que l'attente creuse au cœur du cyclone. Nous étions jeunes, inquiets, affamés. L'Histoire semblait notre aventure et notre propriété. Nous avions l'enthousiasme et la faiblesse des envoyés spéciaux, ces aventuriers privilégiés dont les nécrologies, quand ils meurent en mission, se ressemblent toutes : on célèbre leur courage, qui manque à ceux qui les lisent.

Le tapis faisait environ cinq mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Il était long et lourd. Le vieux marchand de Bagdad l'a roulé, plié, ficelé, mis dans un vieux sac, et je l'ai emporté. Vingt-cinq ans après, il avait beaucoup filé. Des trous avaient peu à peu détruit sa beauté, dominée par des tons brique. Il faisait volontiers des plis, comme une peau de vieux, et il semblait avoir digéré la poussière : elle avait pris, en se déposant sur lui, une allure d'aggloméré. Matière et poussière étaient liées irréversiblement par l'odeur, une odeur peu définissable où se mélangeaient celles du café matinal, des poudres parfumées aux aiguilles de pin pour aspirateur, des dessous de semelles, des liquides renversés, des shampoings, de l'encens tibétain.

Deux jours après avoir acheté ce tapis, j'avais pris avec lui le dernier avion pour Amman. C'était une faute, que mon journal d'alors m'avait laissé commettre, la direction estimant que j'étais seul à pouvoir prendre la décision de rester ou pas. J'avais vingt-sept ans. Ce n'était déjà plus une excuse pour me tromper. Il aurait fallu rester à Bagdad, couvrir les bombardements en compagnie d'une poignée d'individus étranges, allumés, intéressés, illuminés, comme il y en a toujours dans ce genre de radeau, toute une distribution qui me donnait l'impression d'assister à une farce plus qu'à une épopée ; je n'avais pas encore compris à quel point les deux font bon ménage. L'hôtel où invités et journalistes avaient été regroupés par les autorités irakiennes ressemblait tantôt à un théâtre, tantôt à un asile : on ne croisait que des comédiens et des névrosés, on ne s'ennuyait ni dans les chambres, ni à l'heure des repas.

Ce qui unissait les derniers « invités » de Saddam Hussein, plus en tout cas que le soutien qu'ils lui apportaient, c'était la détestation du gouvernement américain. Ils venaient là pour témoigner des méfaits de l'empire du Mal. Les plus burlesques étaient les pacifistes nord-américains, ravis de jouer leur rôle d'idiots utiles et de boucliers humains. Les journalistes présents – si j'excepte la plupart des journalistes arabes, incapables de la moindre distanciation – n'avaient guère de compassion pour ces imbéciles, qui déposaient une grimace de clown sur l'événement. Ils le faisaient en soutenant un dictateur de la pire espèce, ancien meilleur ami de l'Occident, et dont les caves sentaient le fouet et la tenaille. Si la croisade menée par Bush père nous inquiétait et nous écoeurait à peu près tous, nous les journalistes, ce n'était tout de même pas au point d'ignorer la nature du régime qu'elle visait. Dans cette affaire, il n'y avait que des idiots, des cyniques et des méchants.